

---

H-France Review Vol. 16 (December 2016), No. 280

Henri Garric, *Parole muette, récit burlesque: Les expressions silencieuses aux XIXe-XXe siècles*. Paris : Classiques Garnier, 2015. 469 pp. Bibliography, index, et fiches techniques des films. €49.00. (pb). ISBN 978-2-8124-3708-3.

Review by Marcella Leopizzi, Università degli Studi di Bari Aldo Moro.

Entré dans la collection Perspectives comparatistes, dirigée par Véronique Gély et Bernard Franco, ce livre se compose de dix sections (« Quel silence ! Approche du problème dans l'art contemporain » ; « Histoire sans paroles » ; « Lectures silencieuses » ; « La double interruption » ; « Esthétique silencieuse » ; « Musica callada » ; « Muta poesis » ; « Pantomimes et mimiques » ; « Interlude Dedalus ou pourquoi Blanchot n'a pas lu Joyce » ; « Silent movies »), et est enrichi de plusieurs fiches techniques de films et d'une vaste bibliographie.

Dans le sillage des ouvrages publiés dans cette collection, ce livre offre un point de vue théorique sur les phénomènes littéraires et analyse les passages et les relations entre les aires culturelles : entre littératures et arts, littératures et sciences. Ce volume explore ainsi différents champs : littérature, poésie, roman, théâtre, musique, peinture, cinéma (surtout cinéma muet), et dessine les contours d'une « esthétique silencieuse », voire d'un art qui se fait dans et par le silence, et qui agit (sur l'*autre*) en silence.

Tout au long de cet important ouvrage, Henri Garric, professeur de littérature comparée à l'Université de Bourgogne, s'interroge à propos de la place du silence dans la littérature et les arts contemporains et plus précisément, sur les « expressions silencieuses aux XIXe-XXe siècles ». En donnant des exemples relatifs à la musique, au cinéma, à la peinture, à la poésie, à l'histoire de l'art, à la bande dessinée, à l'expression burlesque (voire la parole extravagante, comique et ridicule qui, du point de vue cinématographique, se caractérise par l'importance accordée aux gags visuels) tout en citant des sociologues et des philosophes notamment Walter Benjamin, Henri Bergson, Jacques Derrida et René Descartes, Garric met en relief que le silence est une voie de communication fondamentale, car il facilite l'écoute et, de surcroît, a même la capacité de *dire*, d'introduire—et ce dans les meilleures comme dans les pires situations de la vie—ce que les mots n'arrivent pas à exprimer. Il induit ainsi une dimension de rencontre, une sorte d'introspection partagée capable d'aller au-delà des mots et d'aboutir à une « plénitude communicative », basée sur la coïncidence entre langage et pensée, où les mots apparaissent superflus, si ce n'est inefficaces.

En renvoyant non seulement au *silence* proprement dit, entendu comme absence de bruit voire de son, mais aussi et surtout au *silence* comme contrat tacite, voire clause partagée, pour travailler, lire, écrire tout en « parlant » silence, Garric démontre que, loin d'être une manière d'évitement à se manifester, le silence n'est qu'une façon autre de s'exprimer et de surcroît de *dire* quelque chose en plus : d'où, d'ailleurs, le proverbe « La parole est d'argent et le silence est d'or », car si la parole est bonne et utile, le silence peut être plus précieux encore. Composante fondamentale du langage, il aide à faire jaillir les pensées et les sentiments les plus cachés et inconnus, puisqu'il met à nu une dimension et un espace

intérieur où s'enracine et s'exprime la voix la plus intime de l'Homme (comme en témoigne le fait, par exemple, que, pour se recueillir en signe d'hommage et de reconnaissance, on observe « une minute de silence »). Dans cette optique, Garric affirme que le silence est la voix de l'âme, indispensable à toute création artistique--à cet égard il suffit de se rappeler la célèbre phrase de Salvator Dalí : « Peintre, tu n'es pas un orateur ! Peins, donc, et tais-toi ! »[1]--car, en favorisant la purification des sens et, donc, la méditation, il est la voie de la connaissance de soi-même et de la mise en relation *je-autre*.

Dans cette perspective, Garric illustre la puissance du silence, une puissance qui permet d'approcher l'indicible. Ainsi, loin de ressortir de l'incommunicabilité, de la solitude et de l'angoisse, le silence dont il est question dans ces pages, offre une perception d'infini, de grandeur, de liberté, car il permet la communication avec *l'autre* et favorise un lien étroit avec l'intériorité individuelle et, s'il en est, avec le divin.

En soutenant que la littérature et les arts sont « d'essences silencieuses », en accord avec l'un des piliers théoriques de la doctrine classique, *Ut pictura poesis*, Garric envisage la poésie comme une musique pour l'ouïe intérieure et comme une peinture pour le regard intérieur, et considère la peinture comme une poésie muette : la poésie étant de la peinture qui parle, qui parle un silence éloquent et qui, de même que toute production artistique, « suggère » (au sens mallarméen du terme : « *Nommer* un objet, c'est supprimer les trois-quarts de la jouissance du poème qui est faite de deviner peu à peu : le suggérer, voilà le rêve »).[2]

En ayant recours, entre autres, à Samuel Taylor Coleridge (« Hymne au lever du soleil, dans la vallée de Chamonix »), Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé et Maurice Blanchot, Garric remarque que la littérature, et tout particulièrement la poésie, plus qu'une « expression en acte » est une « expression en puissance » (pp. 92-93) car le silence, de par sa dimension, est porteur d'une expression potentielle qui, en restant dans l'en-deçà de l'expression, possède une forme de toute-puissance. On sait d'ailleurs que le silence fait partie du langage, qu'il est dans le langage et qu'il n'est pas à côté des mots mais qu'il est dans le discours en raison du fait même que lorsqu'on se tait, on exprime quelque chose.

Aussi, tout au long de cette œuvre, Garric démontre que le silence habite la parole littéraire et artistique (du côté du créateur et du récepteur) et qu'il donne une « valeur ajoutée » aux mots en concourant avec eux à la création du sens : d'où, en même temps, la présence d'un *silence de la parole* (dû aux non-dits, aux sous-entendus cachés dans la parole et, donc, aux maintes potentialités sémantiques des mots) et de la *parole du silence* qui se développe en silence, sans avoir recours aux mots, le long d'un silence profond, voire d'un silence fondateur. Loin d'être, en effet, un silence-désintéressement, un silence-indifférence, un silence-absence-de-correspondance et un silence visant des finalités « stratégiques » (par exemple, le silence de l'écriture libertine française du XVII<sup>e</sup> siècle ainsi que le silence dont il est question dans le livre de l'[Abbé Joseph Antoine Toussaint Dinouart](#) *L'art de se taire, principalement en matière de religion* (1771)), le silence dont il est question dans ce livre est porteur de parole : une parole qui crée un lien étroit entre tous ceux qui y sont impliqués.

Composante constante de l'Art et de la littérature, le silence, constate Garric, caractérise de manière évidente l'écriture du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ne croyant plus à la vertu des mots et de la grammaire, entre autres, Hölderlin, Rimbaud et Mallarmé ont vu dans la langue même un obstacle à l'expression et, de ce fait, une véritable mutation du rapport au langage (qui va gagner tous les genres et entraîner des bouleversements structurels et ontologiques dans les champs littéraires et artistiques) s'est opérée de plus en plus. Avec la poésie Dada, le théâtre de Ionesco et le Nouveau Roman, la langue perd sa relation d'évidence au monde et au sens. Chez *Beckett*, aussi, le *silence* est toujours « habité » : il se trouve dans les mots, sous les mots et il anime toute l'écriture en devenant une véritable matière théâtrale quasiment polyphonique.

De même, Garric met en relief que la place du silence aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles concerne aussi, entre autres, l'expression burlesque qui semble être la principale représentation silencieuse ; un aspect souvent laissé de côté et que cette étude a, par contre, le mérite de prendre en considération.

Or, comme en témoigne ce travail, le silence a toujours fait partie de l'Art et a toujours joué un rôle fondamental dans les pages littéraires. L'Art et la littérature, en effet, souligne à juste titre Garric, « suggèrent » et, par voie de conséquence, parlent silence : ils sont du silence parlant, ils produisent du sens par un langage-silence et par un silence-langage. Ce sont justement les non-dits, voire toutes les potentialités sémantiques de ce qui est dit, en effet, qui confèrent à l'Art et aux œuvres littéraires un aspect universel, atemporel, généralisable à tous les « je » et, pour le dire avec Henri Meschonnic, un caractère inachevé-inachevable.

À une époque telle que la nôtre, que l'on pourrait définir comme « l'époque du bruit », avec les bruits industriels et ceux des nouvelles technologies, les pages de ce très intéressant volume proposent la « fascination du silence » et poussent à réfléchir à la nécessité d'un silence contemporain. En examinant les « pratiques culturelles silencieuses », l'auteur démontre qu'elles permettent de se mesurer à l'espace intime, avec l'autorité, si ce n'est la toute-puissance des images et le pouvoir connotatif des expressions ; toute parole verbale et non-verbale détenant intrinsèquement un non-dit qu'il soit : un *déjà dit*, un *ça-va-sans-dire*, un double sens ou un sens caché.

Réalisée par un sujet présent, parlant et vivant, qui dépasse la sphère personnelle pour aboutir à une dimension transpersonnelle, toute œuvre littéraire et artistique amène à une ouverture à l'*autre* et ce, par son silence même et de manière silencieuse. C'est justement grâce à ce caractère inachevé, inexprimé-inexprimable, que l'Art « parle » sans cesse et que, tel que suggéré par cette étude ponctuelle de Garric, il parlera jusqu'à jamais même et surtout par le silence.

#### NOTES

[1] Vincenzo Trione, ed., *Salvator Dalì. Il sogno si avvicina. Catalogo della mostra* (Milan : 24 Ore Cultura, 2010), p. 136.

[2] Stéphane Mallarmé, « Réponse à des enquêtes », in Henri Mondor et G. Jean Aubry, eds., *Œuvres complètes* (Paris : Gallimard, 1945), p. 869.

Marcella Leopizzi  
Università degli Studi di Bari Aldo Moro  
marcellale@libero.it

Copyright © 2016 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.